

sa vie et de sa carrière : autant d'occasions pour l'implacable Sur-Moi, auquel un Moi ironiquement révérencieux donne du « *juge équitable* » et autre « *prince de la vérité* », de pointer les tares de celui qu'il qualifie sans indulgence de « *philosophe de nursery* », de « *ser de terre enivré et vague-mentridicule* » et, dans ses accès d'amabilité, de « *gentil rebut de l'histoire* ». Tout y passe donc, snobisme, frivolité, superficialité, suffisance, arrivisme...

Un séduisant patchwork qui obéit à la règle que l'écrivain s'est fixée : ne jamais ennuyer.

Jean d'Oy répond avec sa malice coutumière, au risque de conforter ses détracteurs et sûr de ravir ses aficionados, multipliant digressions et anecdotes, pas toujours de première main

et souvent déjà lues dans tel ou tel de ses ouvrages, mais qui composent un séduisant patchwork obéissant à la première règle que s'est fixée l'écrivain : ne jamais s'appesantir, ne jamais ennuyer. À défaut d'avoir suivi la triple recommandation testamentaire de sa mère : « *Ne parle pas de toi. Ne te fais pas remarquer. Toute lettre mérite réponse* », Jean d'Oy a suivi cette règle-là.

C'est donc avec un bonheur léger qu'on le suit à nouveau dans les errances de son enfance, sur les pas d'un père diplomate, en Bavière, en Roumanie ou au Brésil, qu'on se laisse entraîner dans les greniers de ce Saint-Fargeau dont l'abandon lui inspira *Au plaisir de Dieu*, ou dans les arcanes bureaucratiques de l'Unesco, « *machine à broyer les individus et à dévorer leur temps* ».

« *Dernier des Mohicans*, [...] *chef-d'œuvre en péril*, [...] *espèce de dinosaure menacé d'extinction* », d'Ormesson dissèque pour nous les mœurs de son milieu qui nous sont devenues aussi lointaines que celles des peuplades amazoniennes disparues.

Il nous conte, comment, à la Libération, on eut la sagesse d'éviter des morts inutiles en lui retirant le manie- ment d'une mitraillette pour lequel il n'était visiblement pas fait ; comment, la confondant avec Marlene Dietrich, il fâcha Greta Garbo puis, des années plus tard, indisposa à son tour Dietrich en lui contant l'anecdote ; comment, sans le savoir, il donna des verges pour se faire battre quinze ans plus tard, terminant un éreintement d'un roman de Pierre Brisson par cette formule assassine : « *Il y a tout de même une justice : on ne peut pas à la fois être directeur du Figaro et avoir du talent* » ; comment, le premier jour où il eut lui-même accédé à cette noble fonction, toute la rédaction put le contempler en train de fouiller frénétiquement les poubelles dans la cour pour y récupérer le brouillon de son discours de réception à l'Académie ; comment l'historien britannique Ronald Syme l'a initié à « *une certaine vision d'un gai savoir où un perpétuel amusement ne cesse de se mêler aux exigences de la science* »...

Et puis, parce qu'on ne peut pas être léger à temps plein et que cette marque de fabrique est aussi, d'une certaine manière, une source inépuisable de culpabilité, d'Ormes-

son s'explique sur la façon dont il a été marqué à jamais d'« *une maladie infantile difficile à détecter : l'absence de rébellion* », sur sa « *soumission au destin* » qui est peut-être « *une forme d'indifférence* », ou dont, longtemps étonné de

« Seul ce qui est éternel mérite un attachement sans réserve ni restriction. »

ne tenir à rien mais de s'émerveiller de tout, il a fini par théoriser ce qu'il a appelé son « *indifférence passionnée* » ; explique comment il a « *écrit des livres plutôt longs et jamais assez ennuyeux pour combattre cet élan vers la légèreté et vers l'indifférence* », comment il assiste à « *l'écroulement de notre société avec une sorte d'impatience égarée* ».

Surtout, il nous confie ce que sa difficulté à croire à quelque chose avec fermeté doit à la certitude que l'essentiel est ailleurs : « *Tout ce qui est dans le temps passera avec le temps, et rien de ce qui appartient à ce monde passager et fragile ne mérite plus qu'un respect un peu lointain et un accord ironique. On peut très bien mourir, rien de plus honorable, pour sa patrie, pour ses idées, pour ceux qu'on aime. Mais seul ce qui est éternel mérite un attachement sans réserve ni restriction.* » Et cette confession se termine par une prière à ce Dieu dont, sa vie durant, il s'est moins occupé que de sa quête du bonheur tout en sachant au fond de lui qu'il était le seul nécessaire : « *J'ai aimé tout ce qui passe. Mais ce que j'ai aimé surtout, c'est vous qui ne passez pas. J'ai toujours su que j'étais moins que rien sous le regard de votre éternité et que le jour viendrait où je paraîtrais devant vous pour être enfin jugé. [...] Je n'ai presque rien fait de ce temps que vous m'avez prêté avant de me le reprendre. Mais, avec maladresse et ignorance, je n'ai jamais cessé, du fond de mon âme, de chercher le chemin, la vérité et la vie.* » Loin de nous l'idée de nous substituer au divin tribunal, mais cette confession finale ne peut que lui valoir, au terme de ce livre-réquisitoire contre lui-même, l'acquiescement du lecteur, sous les vivats du public. ● Laurent Dandrieu

Je dirai malgré tout que cette vie fut belle, de Jean d'Ormesson, Gallimard, 490 pages, 22,50 €.

